Année 2019, Nº 24

Accompagner son fils adolescent
Freud entre père et fils

Florian Houssier

Dans la théorie freudienne comme dans les diverses biographies de S. Freud, l'adolescence est globalement peu traitée, d'où la démarche que nous poursuivons dans cet article : reprendre ces deux directions pour les croiser dans une démarche de recherche et faire ressortir les points saillants qui en émergent. Aux prémisses de la théorisation de la psychanalyse, Freud rencontre régulièrement, y compris à travers sa pratique de médecin consultant au chevet du malade (Houssier et al, 2015), des jeunes gens que nous considérons aujourd'hui comme des adolescents ; à cette époque, on ne reconnaissait pas encore leur place singulière dans la société ni la spécificité des conflits psychique liés au processus d'adolescence. A la fin du dix-neuvième siècle, la sexualité est associée au mariage, et donc comme accolée au monde supposé adulte. De nombreuses vignettes cliniques traversent l'ouvrage central de cette période, « L'interprétation des rêves » (Freud, 1900), montrant l'importance de la clinique de l'adolescence au moment où Freud crée les fondements de la théorie psychanalytique (Houssier, Christaki, 2016 a).

Le constat clinique concernant la frustration ressentie par les jeunes gens (Freud, 1900) se transforme en théorie des origines de la névrose de l'adulte. Ce point de vue s'articule avec le fondement de sa position concernant la pédagogie psychanalytique : elle vise la prévention des névroses, à partir d'une plus grande liberté sexuelle. Cette réflexion d'ensemble est un préambule de la position de Freud sur la pédagogie ; elle est moderne dans le contexte social et moral de son époque, et elle s'attache à sa conception de la névrose actuelle, qui présente de véritables points de jonction avec l'adolescence telle qu'elle était vécue au 19ème siècle en Europe en termes de répression sexuelle et de symptômes consécutifs à celle-ci. L'adolescence est implicitement posée comme condition de la névrose et du symptôme psychosexuel, d'où l'importance d'une pédagogie qui

porterait aussi sur les pratiques sexuelles adolescentes (Freud, 1912 a). Cette conception est prise dans les enjeux psycho-pédagogiques (Marty, Houssier, 2007) de son temps, mais une préoccupation persiste, soutenir une moindre répression des pulsions face aux prescriptions religieuses à un moment où celles-ci sont encore impliquées dans les conduites morales et sociales à tenir, au risque d'une contention libidinale inélaborable à l'adolescence.

Les réflexions de Freud sur la pédagogie psychanalytique proposent une articulation jamais démentie au fil de son œuvre entre le caractère interne du conflit et l'influence de facteurs externes favorisant voire déterminant la névrose. Cette direction reprend la tension entre événement traumatique et conflit interne, et entre l'actuel et l'infantile, dimensions propres à ce que convoque l'adolescence. Ainsi, lorsqu'il s'intéresse aux vicissitudes de la vie sexuelle génitale, notamment à la masturbation puis à l'impuissance ou à la frigidité, l'abstinence comme les pratiques solitaires constituent un élément causaliste déterminant, venant prolonger la fixation infantile incestueuse. L'adolescence, sans toujours être nommée comme telle, est perçue comme une période de contrition, créant les conditions du refoulement des désirs sexuels source d'affection névrotique ; l'adolescent est ainsi contraint de se répandre en fantasmes dans l'attente de la réalisation du coït, commente Freud (1905 b). En 1895, dans une lettre à Fliess, S. Freud indiquait déjà que si des moyens contraceptifs inoffensifs existaient, il serait nécessaire d'« (…) autoriser les libres rapports entre jeunes gens et jeunes filles de bonne famille » (1887-1904, p. 66).

Existe-t-il des points de jonction entre la vie d'adolescent de Freud et ses constructions théorico-cliniques ? Nous soutenons cette hypothèse en articulant certains points théoriques avec ce que Freud vécu adolescent (Houssier, 2015 a) ; pour centrer notre propos, nous reprenons plus particulièrement les épisodes saillants du lien père-fils dans une perspective intergénérationnelle : nous explorons la vie de Freud en tant qu'adolescent dans sa relation à son père, mais également de Freud en tant que père de fils adolescents.

L'hypocrisie, une source d'impréparation traumatogène

Avant de reprendre certains éléments biographiques, reprenons les positionnements de Freud sur l'éducation de l'adolescent. Ceux-ci ne touchent pas seulement la théorie, mais également la pratique de psychanalyste. En 1899, il se trouve embarrassé avec la cure d'une adolescente hystérique, Dora (1905 a), qui l'envahit de son amour transférentiel actualisé. Dans cette période de construction théorico-clinique, le «…traitement psychanalytique peut, grosso modo, être considéré comme une sorte de rééducation qui

enseigne à vaincre les résistances intérieures » (1904, p. 21). Comme avec les patients dont le médecin a la charge, il ne s'agit pas de considérer ses propres désirs en tant qu'éducateur, ajoute-t-il (Freud, 1912 b), mais de prendre en compte et de respecter les capacités de l'enfant.

L'abord critique de Freud concernant la répression sexuelle des jeunes gens prônée dans la famille comme dans la société se prolonge par des prises de position concernant les voies à encourager quant à la construction de la personnalité de l'enfant. L'éducation de son temps se prête au refoulement de forces indispensables à des formations réactionnelles sources de vie et de créativité. Elle se révèle aussi trop prégnante dans la vie de l'enfant, alors que l'éducateur devrait rester dans l'ombre et accompagner les processus en jeu plutôt que d'imposer son idéologie personnelle et morale à l'enfant.

Une critique plus précise émerge bien après la période des débuts de la psychanalyse ; elle touche la curiosité sexuelle des adolescents à laquelle les parents répondent généralement par un discours moral ou le silence. C'est l'occasion pour Freud de dénoncer l'hypocrisie consistant à cacher le rôle de la sexualité aux adolescents ; il passe par une métaphore pour illustrer son propos : ne pas leur dire la vérité concernant le rôle de la sexualité revient à l'envoyer au Pôle Nord habillés de vêtements d'été. Ce mensonge par omission fait passer l'adulte pour un être dont la vertu est irréprochable, impliquant que l'adolescent doit adopter la même position. "Equiper" l'adolescent d'un tel bagage psychique est considéré comme une agression par impréparation (Freud, 1932, p. 77), impréparation à l'agression qui rappelle un des signes cliniques associé à un concept clé de la théorie, le traumatisme.

A travers cette position, Freud souligne en creux l'importance d'un étayage de l'adolescent qui ne passe pas par une réponse morale mais plutôt par une explication dénuée de jugement sur les interrogations de l'adolescent concernant sa « nouvelle » sexualité génitale. Cette dimension explicative, non sans écho avec sa pratique de consultant au cours desquelles il parlait avec des adolescents perturbés (Houssier, Christaki, 2016 a), laisse la place à un ton plus désabusé à la fin de son œuvre. S. Freud reconnaît ainsi qu'il a surestimé la possibilité de changement lié à l'environnement et à la prévention. L'enfant, même s'il reçoit une éducation sexuelle non répressive, conserve ses propres théories sexuelles, plus en accord avec son organisation libidinale, constate-t-il de façon plus réaliste (Freud, 1937).

A rebours de son parcours scientifique, l'examen de l'adolescence de Freud offre de nombreux points de contact avec ces différents éléments ; l'accompagnement pendant l'adolescence, l'abstinence ou encore le moralisme sont autant de problématiques qui touchent de près Freud adolescent, laissant supposer l'existence d'une théorie biographico-créée (Houssier, 2018) et non auto-engendrée (Jones, 1958).

L'épisode que nous relatons ici peut paraître anecdotique ; il représente pourtant le premier indice de l'hypothèse que nous soutenons : à l'adolescence, Freud ne se sentit pas accompagné par son père quant à sa sexualité post-pubère, le laissant comme un adolescent désemparé et peu équipé pour faire face à cette déferlante pulsionnelle. La question de l'éveil des sens à l'adolescence se retrouve dans la génération des fils adolescents de Freud. Martin Freud (1958), né en 1889, raconte par exemple une expérience liée à la fréquentation de bains mixtes : avec un ami, il fut émoustillé par la possibilité de voir le corps d'une fille ; son ami fut trop effrayé à l'idée d'être puni par son père, ce qui ne fut pas le cas de Martin, qui osa regarder dans la cabine voisine ; il dit à son ami, désenchanté par rapport à ses attentes, que « les filles sans leurs habits sont juste comme des garçons sans habits. Ce n'est rien d'autre qu'une escroquerie (Ibid, p. 7) ». Il imagine que son père aurait bien ri de cet incident, avant de relater un autre souvenir ; Freud constata un jour que ses enfants ne faisaient pas la différence entre un bœuf et un taureau. Il s'exclama alors : « Ces choses doivent vous être dites » (Idem), mais comme la majorité des pères, il ne fit rien dans ce sens selon le point de vue de son fils.

Une femme sort de l'eau

Lorsque Freud (1901) analyse un de ses rêves qui dont la scène a lieu dans une piscine, il souligne l'image d'un bassin de natation où les baigneurs semblent fuir de tous les côtés ; à un certain endroit, une personne se penche par-dessus bord vers une personne occupée à se baigner, comme pour l'attirer hors de l'eau. Freud associe sur son rêve de la sorte : « Nous trouvons ici la combinaison d'un souvenir de l'époque de ma puberté et de deux tableaux dont l'un était la Surprise au bain (en fait le Parjure) dans les tableaux de Schwind sur Mélusine (baigneurs fuyant de tous côtés) et l'autre un Déluge de l'école italienne. Quant au petit incident remontant à l'époque de ma puberté, il est dû à une réminiscence de l'école de natation et au spectacle du patron aidant à la sortie d'une dame qui s'était attardée à l'heure des messieurs » (Ibid, p. 96). Anzieu (1959) considère que le thème du rêve est la curiosité du garçon à l'égard de la nudité féminine et les dangers encourus pour cette curiosité. Le mythe de Mélusine est cependant plus riche que ne le propose la lecture d'Anzieu.

L'histoire de cette jeune fille sous le coup d'une malédiction maternelle raconte le récit d'un interdit : la jeune fille ne doit pas être vue nue un jour par semaine sinon son futur époux découvrira qu'elle porte une queue de poisson au niveau du bas de son corps, comme une sirène. Ici, Freud est identifié au futur époux découvrant le secret de sa fiancée ; à la curiosité sexuelle infantile s'ajoute l'intensité de ce qu'il a appelé la curiosité

de la puberté (Freud, 1905 b), le désir d'explications sexuelles, soit le désir d'être accompagné au moment de la découverte de la sexualité génitale face aux fantasmes de dangerosité liée à la femme représentée dans le mythe. Citons notamment le déluge qui recouvre tout à la façon d'une mère des premiers temps, ou encore la sirène, une femme qui cache une queue et qui, dans la mythologie, représente un danger pour les marins hypnotisés. La sirène représente à la fois une séduction mortifère et une figuration de la bisexualité – une femme dotée d'une queue –, deux éléments qui résonnent avec la question de l'intégration du corps sexué, centrale au moment de l'adolescence. Freud revient sur des considérations plus réalistes lorsqu'il associe ce rêve à la main de sa fiancée caressée sous la table, lui le timide et pudique jeune homme chargé de ces fantasmes concernant la rencontre sexuelle avec une femme et découvrant tardivement les plaisirs de la chair ; lorsqu'il propose à Martha de prendre patience pour leur mariage à venir, il ajoute que disant cela, il oublie « (…) tout ce que l'on perd quand on ne peut l'obtenir immédiatement et qu'il faut le payer de notre propre jeunesse » (Freud, 1873-1949, p. 34), propos qui résonne avec son ascétisme sexuel et sa pente phobique vis-à-vis des jeunes filles pendant l'adolescence.

Dans une lettre adressée à Martha alors qu'ils sont séparés, il fait à nouveau référence au mythe de Mélusine et aux interdits de voir et de toucher qu'il a ressenti pendant son adolescence. Dans l'inconscient, voir et toucher sont unis comme penser et faire. La curiosité est donc mêlée à l'intensité des désirs sexuels que les corps plutôt dénudés de la piscine permettent d'entrevoir, entre envie et honte. Rajoutons que la femme qu'il voit sortir de l'eau est âgée, probablement plus proche de la génération de sa mère ; la vue du corps nu de sa mère fut interprétée par Freud comme la source centrale de ses désirs sexuels, avant d'envisager qu'un des fantasmes typiques de l'adolescence est d'être initié sexuellement par sa mère, soit un fantasme d'éducation sexuelle permettant d'échapper aux dangers névrotigènes de la masturbation (Freud, 1908). Ce fantasme incestueux que Freud considéra comme typique de l'adolescence s'articule avec des éprouvés intenses, comme le suggère la vue des baigneurs fuyant de tous côtés, soit la figuration d'un vécu coupable et désorganisateur face à la vision érotisée d'un corps de femme pour le jeune Freud. Cette scène de peur panique face à la vue d'une figure maternelle dont le corps est visible est triangulée par l'homme qui aide cette femme à sortir du bain, soit une autre source de culpabilité. Ce rêve illustre comment l'adolescence fait remonter à la surface à la fois l'intensité de l'angoisse oedipienne mixée avec des angoisses plus primitives que le mythe représente (engloutissement, indifférenciation, figure maternelle non castrée).

Au-delà du souvenir érotique de sa mère, ce fut sa nourrice, « Nanni », qu'il considéra comme son professeur de sexualité pendant l'enfance, pendant que ses parents lui apprirent chacun à sa façon à lire et écrire.

Devenir Professeur, éduquer ses fils

Non sans écho avec ce rêve de piscine, ce sont ses rêves récurrents de nudité, dits typiques, qui révèleront à Freud ses tendances exhibitionnistes surgies de l'adolescence ; ces rêves s'estomperont par la suite, au moment où ses fils deviendront adolescents à leur tour (Blum, 2001). La préoccupation de Freud concernant ses enfants s'inscrit dans son rapport à la mort, alors qu'il confie à Fliess qu'il craint de ne pas dépasser les cinquante et un ans selon une théorie magique et superstitieuse (Anzieu, *op.cit*.). La crainte concernant sa mort imaginée comme proche articule l'avenir de ses enfants à leur adolescence. Dans la partie consacrée à l'égoïsme du rêveur, Freud écrit ainsi à partir de l'analyse d'un rêve sans titre concernant son ami Otto, qui n'est autre que le Dr Oscar Rie, le pédiatre de ses enfants : « Mais mon ami Otto est cette personne que j'ai priée, pour le cas où il m'arriverait quelque chose, de veiller à l'éducation corporelle de mes enfants, spécialement à l'époque de la puberté (…) » (Freud, 1900-2, p. 311). Par une série d'associations, il aboutit à cette interprétation : « Je veux donc, une fois de plus, devenir Professeur ! Oui, même "sur le tard" est un accomplissement de souhait, car il dit que je vivrai assez longtemps pour accompagner - « surveiller » dans la première traduction - moi-même mes garçons à travers la puberté (Ibid., p. 312) ». Cette fois il n'y a pas d'équivoque concernant la confusion possible entre puberté[1] et adolescence : accompagner ou surveiller ses fils à travers la puberté inclut l'ensemble de la traversée adolescente, et non le seul événement physiologique. Freud laisse aussi apparaître un investissement particulier ; c'est « spécialement » pendant l'adolescence qu'il se préoccupe de la protection de ses fils et de leur éducation.

Si Freud, dans sa correspondance avec Fliess, se soucie régulièrement de la santé de ses enfants, garçons et filles, en lien avec tous les problèmes somatiques qui les touche, son rêve prend ici une autre tournure. Après avoir relevé qu'il a confié la santé de ses enfants pubères à son ami Otto, il précise peu après que son rêve indique qu'il ne pourrait en vérité pas attendre grand secours somatique de son ami qui lui apparaît dans le rêve comme souffrant de symptômes morbides. Le désir profond de ce rêve est donc de vivre assez longtemps pour veiller sur l'adolescence de ses fils tout en confiant leur santé à un médecin de peu de valeur, ambivalence qui recoupe le lien à son père. L'adolescence est désignée comme une source de troubles à surveiller, désignant en creux le père de Freud comme celui qui n'aurait pas été suffisamment étayant pour accompagner l'adolescence de son fils notamment face à l'intensité de ses conflits sexuels.

[1] Seul le terme « Pubertät » était usité au temps de Freud, laissant place à diverses traductions et interprétations en fonction du contexte.

Roudinesco (2014) considère que la relation de Freud à son père est marquée, depuis l'enfance, par une chute constante de la figure paternelle de son piédestal, nourrissant notamment une ambivalence sans fin dans ses amitiés masculines (Houssier, 2016 b). Un souvenir souvent repris dans la littérature psychanalytique peut être repris ici : à dix ou douze ans, son père lui raconte comment il a été humilié dans la rue par un chrétien qui jeta le chapeau du père de Freud par terre en criant : « Sors de mon chemin, juif », le père ramassant son chapeau sans rien dire. Freud s'identifia, autour de désirs de vengeance, au magnifique sémite Annibal, qui avait juré de venger Carthage.

Un rêveur solitaire

Quand il relate certains épisodes infantiles, par exemple quand il urine dans la chambre de ses parents et qu'il est découvert par son père qui aurait dit qu'on ne fera rien de cet enfant - blessure narcissique supposée majeure dans la vie de Freud -, ce dernier n'exprime pas de réticences particulières quant à l'exposé de ce récit. Existe-t-il un équivalent comparable concernant sa sexualité d'adolescent ? Les récits d'adolescence sont plus tamisés, comme recouverts par un voile de respectabilité confirmant l'impression que l'infantile sert parfois d'écran au pubertaire. Ce que Freud confirme lorsqu'il commente le rêve botanique en évoquant son engouement pour la lecture (Freud, 1900, p. 209) ; la bibliophilie de Freud prend sa source dans le souvenir de l'effeuillage d'un livre partagé avec sa sœur Anna, mais ce souvenir vient faire écran à celui concernant son adolescence (Houssier, 2015 b) : « J'ai toujours ramené cette première passion de ma vie, depuis que je réfléchis sur moi-même, à cette impression d'enfance, ou plutôt, j'ai reconnu que cette scène d'enfance est un "souvenir-couverture" pour ma bibliophilie ultérieure. Naturellement, j'ai aussi appris de bonne heure qu'avoir des passions amène facilement à en pâtir ».

Comme dans la continuité d'un dialogue intérieur avec la figure paternelle, Freud (1900) reprend cette séquence autobiographique en se souvenant qu'adolescent, la dette contractée auprès de son libraire préféré avait entraîné une réaction négative de son père, pendant que Freud, lui, considère que sa passion pour les livres était ainsi bien dirigée par rapport à d'autres possibilités. De façon allusive, un fantasme de castration affleure selon nous dans le commentaire de Freud : son père aurait pu considérer que les livres étaient de meilleurs compagnons que la passion des filles ou de la masturbation, mais il ne prit pas en compte la sagesse de son fils et critiqua la dette, ce que Freud semble encore regretter au moment où il écrit l'ouvrage sur les rêves. Ce malentendu participe à notre sens du reproche latent de Freud envers son père : au lieu d'accepter de bonne grâce le

déplacement du plaisir, partagé avec sa sœur, de l'effeuillage d'un livre vers la lecture, ce dernier reprend son fils devenu adolescent à propos de cette dette. L'espoir déçu de Freud, même dans l'après-coup de son adolescence, est d'autant plus vif que sa libido était cette fois largement investie dans sa passion pour les livres, passion qu'il doit notamment à son père ; l'intervention de son père ne pouvait ainsi être vécue que sur le versant de la castration et de la surprise ; ce père autrefois bienveillant envers sa sexualité infantile ne l'est plus lorsqu'il est question de sa vie libidinale d'adolescent. Silence et reproche sur la sexualité, voilà qui n'est pas sans rappeler la métaphore polaire que nous avons relevée ci-dessus (Freud, 1932).

L'ambivalence sur fond de défaut d'étayage dans le lien à son père traverse également les relations avec les jeunes filles, comme le souligne la rencontre de Freud avec celle qui serait son unique amour d'adolescence, Gisela Fluss, enfant d'une famille amie des Freud à Freiberg, lieu de naissance et de vie de Freud jusqu'à ses trois ans. Lorsque, au moment où son auto-analyse se poursuit, Freud (1899) revient sur cette passion soudaine, il utilise un autre dédoublement en se faisant passer pour un patient de trente-huit ans qui se souvient d'un coup de foudre pour une jeune fille de quinze ans alors qu'il en avait seize. La jeune fille, écrit-il, retourna au collège, et cette séparation, après une rencontre fugace, ne fit qu'exacerber sa nostalgie sur fond de ballades. « Des heures durant j'allais solitaire par ces magnifiques forêts retrouvées, occupé à bâtir des châteaux en Espagne qui étrangement ne tendaient pas vers l'avenir mais cherchaient à améliorer le passé (Ibid, p. 123) ». Le passé semble alors rehaussé par l'idéalisation dont il fait l'objet. Les regrets de ce « patient » qui se remémore sa jeunesse émergent ainsi : « (…) si seulement j'étais resté dans mon pays natal (…), et si j'avais ensuite repris la profession de mon père et finalement épousé la jeune fille qui bien sûr serait devenue tout à fait intime avec moi. » (Idem), comme pour laisser entendre que l'inscription dans la voie tracée par son père a connu un autre destin, plus proche du souhait maternel de devenir un grand homme. Il écrit ainsi dans une lettre à Emil Fluss, le frère aîné de Gisela dont il s'est rapproché, que, tout à sa passion, il n'a pas éprouvé de hiatus entre l'idéal et la réalité, constatant qu'il se sent incapable de se moquer de Gisela (Freud, 1871-1881). Derrière l'amour courtois, la flambée pulsionnelle des désirs adolescents lui font craindre des actes immoraux et répréhensibles qui inhibent l'action la plus anodine, entrer en relation avec elle, soulevant à nouveau la question de la solitude de Freud face à la virulence de ses fantasmes. Dans le dialogue qu'il entame avec ce « patient », il est question « d'audacieux fantasmes » de défloration de désirs d'un « jeune vaurien » aux fantasmes « grossièrement sensuels » (Freud, 1899, p. 126), autant d'éléments contrastant avec sa timidité lors de cette rencontre. Ce fantasme de défloration et son caractère sadique seront notamment repérés

par D. Anzieu (1959) et à sa suite par B. S. Rocah (2002) ; cette reconstruction souligne que Freud considère cet épisode amoureux avant tout comme un symptôme.

L'expérience Gisela a probablement eu un effet traumatique (Eissler, 1978) comme les passions amoureuses peuvent les susciter. Après cet épisode amoureux intense, bouleversant, mais de courte durée seulement, le jeune homme d'autrefois seize ans se serait tenu presque entièrement à l'écart des femmes pendant une dizaine d'années, jusqu'à son amour pour Martha, et ceci au prix d'une grande solitude intérieure et d'un sentiment de malheur.

Fille et mère, ou la mauvaise éducation

A l'adolescence, Freud négligeait les repas familiaux pour manger seul, souvent plongé dans ses livres (Roudinesco, 2014). Dans l'intimité de son bureau et de ses lectures, le corps est chargé d'une érotique de l'abstinence ascétique qui contraste à la façon d'un couple d'opposé avec les images corporelles disséminées ici et là dans ses lettres d'adolescent ; en témoigne par exemple la charge pulsionnelle de cette expression à l'adresse de son principal ami d'adolescence, Eduard Silberstein : « Je brûle de te revoir » (Freud, 1871-1881, p. 76).

Avec Eduard, la relation passe également par une jalousie féroce envers celle qui se dresserait entre lui et son ami en séduisant ce dernier. Lorsqu'Eduard lui écrit pour lui raconter sa rencontre avec une jeune fille à l'occasion d'un cours de danse, Freud reconnait dans sa réponse qu'il a tendance à faire un sermon à son ami, tout en lui demandant de ne pas omettre de lui parler de la couleur des yeux et des cheveux de la jeune fille séduite. Freud ironise sur le fait qu'Eduard prend plus de plaisir à ce cours de danse qu'avec d'autres cours.

Le contraste avec ce qu'on comprend de la réponse d'Eduard est saisissant : ce dernier aime la compagnie des jeunes filles et le fait savoir, il se sent dans une séduction légère quand dans le même temps, la compagnie des deux sœurs Fluss pèse à Freud, probablement face à l'impossibilité de trouver un moyen plus privilégié et personnalisé d'entrer en contact avec Gisela Fluss. La position idéalisante envers les jeunes filles que son ami et lui appellent les « principes » passe par un romantisme chevaleresque qui n'est pas sans évoquer la position d'un Don Quichotte ; l'œuvre de Cervantès fut le point de départ de la création de leur idiome castillan, sorte de néo-langage appris sans professeur et bricolé au sein de leur société savante à deux nommé « l'Académie castillane ».

Dans les lettres de la fin du mois de février 1875, Freud (1871-1881, p. 134-138) utilise un ton plus grave ; il signifie que son ami se fait « grand tort », qu'il se prépare à de

« graves difficultés » et lui de « lourds soucis ». L'affaire en cause est « l'inclination irréfléchie » qui menacerait Eduard et qui provient d'une jeune fille de seize ans qui sera suivie d'un échec relationnel si Eduard venait à en profiter. Freud évoque alors sa crainte qu'Eduard ne provoque une situation qui pousse cette « jeune fille tout juste sortie de l'enfance » « à enfreindre pour la première fois la règle légitime des convenances, de faire des rencontres condamnées par ses parents et d'avoir une correspondance avec un étranger ». La correspondance potentielle d'Eduard avec cette jeune fille est critiquée et considérée comme inutile voire nocive : (…) « à quoi sert que tu te plonges dans le mensonge d'une passion et qu'elle se plonge elle-même dans le rêve d'une passion ? », en appelant à son sens de l'honneur et le « premier pas » qu'il lui ferait ainsi franchir sur le chemin de l'indignité. Cette liberté anticipée est alors considérée comme « dangereuse et illicite » au regard d'un « caprice romantique ». Conscient de son ton de « prêcheur », il enjoint Eduard de cesser les rendez-vous et la correspondance secrète avec celle qui se pose comme une rivale dans leur lien amical et qui sollicite chez Freud une position moraliste. Cette demande d'exclusivité inclut un monde de secrets posé par Freud comme une condition à leur correspondance.

« Elle ne doit même pas avoir beaucoup d'éducation (…) si elle promet si légèrement ce que tu me dis » ; l'éducation est considérée comme un rempart de la vertu, montrant qu'il est bien question, là aussi, de la défloraison d'une jeune fille, ce qui choque Freud qui insiste par une mise en garde de son ami en parlant de « jeu périlleux », avant d'apporter une touche finale : « Ma honte serait grande si, une fois que tu seras revenu à Vienne, je devais taire à nos connaissances et à mes parents un épisode de ta vie à Leipzig ». Malgré les protestations qu'on devine dans la réponse d'Eduard, Freud reste convaincu que la mère met en avant les charmes de sa fille pour mieux séduire son ami, avant de conclure sur une proposition concernant les effets de l'adolescence : « Franchement, j'aimerais mieux que tu te débarrasses de ce reste de Sturm und Drang. Tu le feras sans doute bientôt, sans le regretter particulièrement plus tard ». Cette phrase pourrait bien renvoyer Freud à lui-même tant on peut inférer son souhait de se dégager des tourments d'adolescence et des conflits qu'ils mobilisent : à travers ce qu'il dénonce chez son ami, il est question d'un conflit qui s'agite en lui entre une position surmoïque moralisatrice et des désirs sexuels débordants au caractère quasi-persécutif.

La relation passionnée avec Silberstein est régulièrement traversée par un intense mouvement d'identification de Freud à son ami qui représente un alter ego voire un double (Houssier, 2013). La comparaison entre les environs de Freiberg et de Vienne alimente l'ambivalence vis-à-vis de Vienne, au point qu'il demande à Eduard, lui qui est près de Freiberg, à Roznau, d'aller dans la première prairie, « en face de la maison où ma mère habitait l'année précédente » (Freud, 1971-1881, p. 65), pour trouver les rameaux

odorants d'un thuya ou d'un cyprès et lui en envoyer des échantillons. La nostalgie d'un monde maternel dont il a été arraché est palpable, sur fond d'ambivalence envers un père qui n'a pas pu protéger sa famille de la pauvreté et du déménagement à Vienne alors que Freud avait trois ans. Ce sentiment d'un défaut de protection se relie au champ sexuel au moment de l'adolescence, avant de se reprendre en son inverse à travers un fantasme de réparation d'un père envers ses jeunes fils.

Le désir de retrouver Eduard à Roznau se heurte à la volonté du père de Freud : « mon père semble avoir la ferme intention de ne pas me laisser partir pour ce lieu, et je ne peux ni ne veux m'opposer à lui ». Dans cette lettre du 2 août 73, le refus du père est étroitement lié au projet d'envoyer son fils à Manchester auprès de la famille du père qui a émigré et réussi en Angleterre. A ce moment là, le père s'inquiète du peu de contact de son fils aîné avec les filles et souhaite lui faire rencontrer Pauline, la petite fille associée dans ses souvenirs d'enfance aux jeux avec son cousin John (Freud, 1899). Malgré son ennui, il s'interdit à demi-mot de critiquer son père en évoquant de façon allusive que « ce qui devait changer ayant été changé » (Ibid, p. 64) pour ce voyage manifestement repoussé à l'année suivante. L'inhibition de Freud ne concerne donc pas seulement le champ sexuel ; elle touche également les désirs parricides retenus – ne pas critiquer son père alors que celui-ci souhaite diriger sa vie sexuelle en se mêlant de qui il doit rencontrer dans la famille ; de quoi créer le complexe d'Œdipe ?

La jeunesse enviée

A l'occasion du 50ème anniversaire de son lycée, on propose à Freud (1914) d'écrire une contribution qui provoque chez lui des sentiments multiples : face à cette commande, il se sent obéissant comme un soldat aux ordres, étonné de son propre empressement à répondre favorablement. Son trouble ne s'arrête pas là : alors qu'il approche les soixante ans, Freud (*ibid*., p. 228) se souvient avoir croisé dans la rue un de ses anciens professeurs et avoir pensé : « Comme il a donc l'air juvénile, alors que toi-même as tant vieilli ! Quel âge peut-il donc bien avoir aujourd'hui ? Est-il possible que ces hommes qui jadis représentaient pour nous les adultes eussent si peu d'années d'avance sur nous ? ». Un fantasme émerge, celui d'une différence des générations trop faible pour ne pas interroger Freud, lui qui est désormais surnommé « Professeur » par ses élèves-psychanalystes parfois de la même génération que lui. Vis-à-vis de son projet de devenir un grand homme, le temps presse et il aimerait pouvoir retrouver la vigueur de sa jeunesse tout en conservant ses connaissances actuelles, à la façon d'une reconstruction rétroactive.

À ces impressions s'ajoute un souvenir qui explore une autre facette de ces souhaits de

jeunesse. Dans un nouvel ajout daté de 1919, Freud (1900) fait le récit d'un rêve impliquant son fils aîné parti à la guerre. « (….) Soudain je vois apparaître mon fils, il n'est pas en uniforme, mais plutôt en costume de sport collant (comme un phoque ?), avec une petite casquette. Il grimpe sur un panier qui se trouve sur le côté, près d'une armoire, comme pour poser quelque chose sur cette armoire. Je l'interpelle ; pas de réponse. Il me semble qu'il a le visage ou le front bandé ; il arrange quelque chose dans sa bouche, y introduit quelque chose. En outre, ses cheveux ont un reflet gris. Je pense : serait-il si épuisé ? Et a-t-il de fausses dents ? Avant que je puisse l'interpeler à nouveau, je me réveille sans angoisse, mais avec des battements de cœur. Ma pendulette de nuit marque 2 heures ½ » (Ibid, p. 613).

Freud relie ce rêve avec son inquiétude concernant son fils blessé en 1915 qui combat sur le front ; ce dernier n'a pas donné de nouvelles depuis plus de huit jours. Le rêve est associé à la conviction que son fils est blessé ou mort. Freud insiste pourtant davantage sur ce que le contenu manifeste du rêve cache : si son fils meurt, ses camarades renverront ses affaires et il partagera celles-ci entre ses frères et sœurs. Une autre voie associative mène Freud à se souvenir qu'enfant, à deux ou trois ans, après être monté sur un tabouret pour attraper des victuailles, il chuta et heurta le tabouret au niveau de la mâchoire. Reliant les fils associatifs entre eux, il évoque l'hostilité latente envers son fils à travers l'idée qu'il aurait pu, en retour, y laisser toutes ses dents à la façon d'un avertissement. « Ici se profile un avertissement : c'est bien fait pour toi », face à ce mouvement agressif envers son fils, ce brave soldat. En approfondissant l'analyse de ce rêve, il découvre la tendance cachée qui pourrait être satisfaite par l'accident redouté pour son fils. « C'est l'envie envers la jeunesse, que l'homme qui se fait vieux croit avoir étouffée radicalement dans la vie (…) » (Idem).

Ce souvenir d'enfance renvoie à la jeunesse de son fils, devenu un jeune homme, inversant les désirs de mort sur le plan générationnel sur le mode de l'envie et de la jalousie : la jeunesse ressentie par ceux qui voient la mort arriver mobilise les désirs infanticides, en toute résonnance avec les désirs parricides. Notons également que l'arrachage d'une dent fait l'objet de plusieurs interprétations ; Freud (*ibid*.) en fait d'abord un symbole de castration dans les rêves ; plus tard, tout en maintenant cette idée initiale, il associera cette image à un rituel de la puberté dans les sociétés dites primitives, rituel de passage associé à l'entrée du garçon dans la communauté en tant que sujet pubère et jeune homme en devenir (Freud, 1913).

Conclusion

Si on s'intéresse au traitement que Freud réserve à son adolescence, on peut dans un premier mouvement adopter l'idée que celle-ci a été davantage refoulée que son enfance. Dans un second temps, à la lecture de sa correspondance avec Martha (Freud, 1873-1939) ou à travers certaines occurrences de son œuvre, une autre impression se dégage, compatible avec la première : le regard qu'il porte dans l'après-coup rend les brûlures de l'adolescence moins intolérables, les souvenirs et leur lot de reconstruction se révélant moins amers. Les fantasmes ressentis comme potentiellement pervers pour un adolescent représentent une source d'angoisse à plusieurs titres : l'anormalité, personnelle comme sociale, le sentiment d'avoir des désirs criminels, d'être mauvais, la crainte du rejet, le sentiment extrême de solitude sous-tendu par la conviction d'être le seul à avoir ce type de désirs, et d'en être le seul responsable ; sur le fond, parmi les angoisses profondes et diverses qui surgissent, celle qui émerge concerne la peur de devenir fou. Une fois remise dans son contexte, l'adolescence de Freud peut être considérée comme paradigmatique de toute adolescence, impliquant un mouvement de refoulement massif ou de refus de revenir sur ces affects trop brûlants, mouvements comparables à ce qui provoque l'amnésie infantile. L'auto-analyse de Freud lui a permis de revenir sur certains aspects de son adolescence, peut-être de découvrir l'importance de l'après-coup articulant l'infantile au pubertaire, et de laisser finalement émerger des souvenirs personnels apaisés davantage que des brûlures à vif. Les aspects les plus virulents et régressifs du processus adolescent et des remaniements qu'il implique ont probablement été mis à distance, ou transformés à la façon d'un travail onirique. Pourtant, l'adolescence continue de travailler en lui comme le montre les liens *a posteriori* entre sa vie actuelle, ses souvenirs et son œuvre.

Du côté de la biographie de Freud, comment ne pas penser l'interprétation du rêve d'Otto comme liée à l'identification de Freud à ses fils – et non à ses filles – sous-tendue par l'idée qu'ils traversent l'adolescence sans compagnonnage, lui qui, adolescent, ressentit si intensément sa solitude, comme il le confia notamment à sa fiancée (Freud, 1873-1939) ? L'idée d'un défaut d'étayage et d'une profonde solitude ressentis par le jeune Freud ne se soutient pas seulement dans le lien à son père, mais pose la question de la création de soi à l'adolescence ; comment devenir soi en tuant symboliquement son père alors que celui-ci l'a lâché à l'adolescence face à une sexualité au potentiel désorganisateur ? L'idée qui semble se développer dans ce rêve impliquerait la pensée latente : « Pourvu que je puisse leur éviter ce que j'ai moi-même si douloureusement vécu ». Les rêveries ont probablement soutenu intérieurement Freud : avec la fin de l'académie espagnole, il connut la perte de son amitié avec Silberstein, l'inhibition et l'abstinence sexuelle avant le mariage, la pauvreté et l'ambition frustrée. Lorsque son

adolescence s'achève, par sa pauvreté, Freud est probablement davantage identifié à son père tout en maintenant une ambivalence certaine aux figures masculines (Houssier, 2019). Pour D. Anzieu (1959), la découverte de la psychanalyse a néanmoins représenté la chance de vivre et de résoudre sa crise du milieu de la vie, laissant cependant des traces de son adolescence, dans sa vie comme dans son œuvre.

Résumé

L'adolescence est repérée comme la période la moins connue de la vie de S. Freud. Elle prend pourtant une place importante dans certains rêves biographiques ou encore au cours de la correspondance avec son ami d'adolescence E. Silberstein. Nous soutenons la possibilité d'une articulation entre ces éléments biographiques et leur après-coup au sein de la théorie psychanalytique. Pour centrer notre propos, nous reprenons plus particulièrement les épisodes saillants du lien père-fils dans une perspective intergénérationnelle : nous explorons la vie de Freud en tant qu'adolescent dans sa relation à son père, mais également de Freud en tant que père de fils adolescents. Nous soutenons l'hypothèse selon laquelle, à l'adolescence, Freud ne se sentit pas accompagné par son père quant à sa sexualité post-pubère, le laissant comme un adolescent désemparé et peu équipé pour faire face à cette déferlante pulsionnelle, sur fond d'abstinence ou de moralisme sexuels.

Mots clés

Freud – Rêve – Adolescence – Conflits sexuels – Lien père-fils

Accompany his teenage son : Freud between father and son

Summary

Adolescence is the less known period of the Sigmund Freud's life. However, adolescence take a certain place in some autobiographic dreams or in the correspondance with his young friend E. Silberstein. We support the links between this biographical points and their differed interpretations in the psychoanalytic theory. We explore more particulary the father-son relation during adolescence in a intergenerational perspective : Freud with his father and Freud as father of young boys. We deal with the idea following : during his adolescence, confronted to his post-puberal sexuality, Freud

couldn't feel the support of his father. He feeled distraught facing his boundless drives, alone with his sexual abstinence and moralism.

Key-words

Freud – Dream – Adolescence – Sexual conflicts – Father-son relation.

Acompañar a su hijo adolescente: Freud entre padre e hijos

Resumen

Se sabe que la adolescencia es el período menos conocido de la vida de Freud. Sin embargo, ocupa un lugar importante en ciertos sueños autobiográficos e incluso en la correspondencia con su amigo de la adolescencia E. Silberstein. Sostenemos que hay una posible articulación entre estos elementos biográficos y su après coup en el seno de la teoría psicoanalítica. Para centrarnos en nuestro objetivo, retomamos los episodios destacados del vínculo padre-hijo desde una perspectiva intergeneracional: exploramos la vida de Freud de adolescente en su relación con su padre pero, asimismo, de Freud como padre de hijos adolescentes. Sostenemos la hipótesis según la cual Freud en su adolescencia no se sentía acompañado por su padre con respecto a su sexualidad post púber, dejándolo como un adolescente desamparado y poco equipado para hacer frente a esta ola pulsional, en un contexto de abstinencia o de moralismo sexuales.

Palabras claves

Freud; Sueño; Adolescencia; Conflictos sexuales; Vínculo padre-hijo.

Bibliographie

Anzieu, D. (1959). L'auto-analyse de Freud. Paris : PUF.

Blum, H. (2001). Freud's private mini-monograph on his own dreams. A contribution to the celebration of the centenary of The interpretation of dreams. The International Journal of Psychoanalysis, 82, 5, 953-964.

Eissler, K. (1978). Creativity and adolescence : the effect of trauma in Freud's adolescence. The Psychoanalytic Study of the Child, 33, 461-518.

Freud, M. (1958). Sigmund Freud : man and father. New York : Vanguard Press.

Freud, S. (1871-1881). Lettres de jeunesse. Paris : Gallimard (1990).

Freud, S. (1873-1939). Correspondance. Paris : Gallimard (1979).

Freud, S. (1887-1904). Lettres à Wilhelm Fliess. Paris : PUF (2006).

Freud, S. (1895). Esquisse d'une psychologie scientifique. Paris : PUF (1973).

Freud, S. (1899). Sur les souvenirs-écrans. Dans Névrose, psychose et perversion (p. 113-132). Paris : PUF (1973).

Freud, S. (1900). L'interprétation des rêves. Paris : PUF (1987).

Freud, S. (1901). Sur le rêve. Paris : Gallimard (1988).

Freud, S. (1904). De la psychothérapie. Dans La technique psychanalytique (p. 9-22). Paris : PUF (1953).

Freud, S. (1905 a). Trois essais sur la théorie de la sexualité. Paris : PUF (1962).

Freud, S. (1905 b). Fragments d'une analyse d'hystérie : Dora (p. 2-91). Dans Cinq psychanalyses. Paris : PUF (1954).

Freud, S. (1908). La morale sexuelle « civilisée » et la maladie nerveuse des temps modernes (p. 28-46). Dans La vie sexuelle. Paris : PUF (1969).

Freud, S. (1912 a). Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse (p. 55-65). Dans La vie sexuelle. Paris : PUF (1969).

Freud, S. (1912 b). Conseils aux médecins sur le traitement analytique (p. 61-71). Dans La technique psychanalytique. Paris, PUF (1953).

Freud, S. (1913). Le motif du choix des coffrets (p. 61-80). Dans L'inquiétante étrangeté et autres essais. Paris : Gallimard (1985).

Freud, S. (1914). Sur la psychologie du lycéen (p. 228-231). Dans Résultats, idées, problèmes, 1, Paris : PUF (1984).

Freud, S. (1932), Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1989.

Freud, S. (1937). Analyse terminée et analyse interminable (p. 231-268). Dans Résultats, idées, problèmes, 2, Paris : PUF (1985).

Jones, E. (1958). La vie et l'œuvre de S. Freud, T. 1 : La jeunesse de Freud (1856-1900). Paris : PUF (2006).

Houssier, F. (2013). Sigmund Freud/Eduard Silberstein : une amitié passionnelle et consanguine. Adolescence, 83, 31, 1, 219-226.

Houssier, F., Vlachopoulou, X., Bonnichon, B., Capart, N. (2015). Freud consultant. Revue Française de Psychanalyse, 4, 1198-1210.

Houssier, F. (2015 a). Freud adolescent. Dans R. Perron, S. Missonnier (dir.), Les Cahiers de l'Herne, 31-37.

Houssier, F. (2015 b). L'adolescence de Freud dans « L'interprétation du rêve ». Les lettres de la SPF (Société de Psychanalyse Freudienne), 33, 123-138.

Houssier, F., Christaki, A. (2016 a). Folie pubertaire et sexualité diabolique dans les débuts de la psychanalyse. Topique, 134, 157-170.

Houssier, F. (2016 b). Entre S. Freud et S. Ferenczi, un Œdipe pubertaire ? Les lettres de la Société Psychanalytique Freudienne, 35, 157-173.

Houssier F. (2018), Freud adolescent, Paris, Campagne-Première.

Houssier F. (2019), Freud étudiant, Paris, Campagne-Première.

Marty, F., Houssier, F. (dir.) (2006). Eduquer l'adolescent ? Pour une pédagogie psychanalytique. Nîmes : Les Belles Lettres.

Rocah, B. S. (2002). The language of flowers: Freud's adolescent language of love, lust and longing. The psychoanalytic study of the child, 57, 377-399.

Roudinesco, E. (2014). Freud en son temps et dans le nôtre. Paris : Seuil.